

■■■■ CHEF-D'ŒUVRE ■■■■ À NE PAS MANQUER ■■■■ À VOIR ■■■■ POURQUOI PAS ■■■■ ON PEUT ÉVITER

Plongée poétique dans le dérèglement des sens

Le neuvième long-métrage d'Apichatpong Weerasethakul réunit l'expérimental et le film de genre

MEMORIA

■■■■

On le sait, depuis les premiers éblouissements que furent *Tropical Malady* (2004), *Uncle Boonmee. Celui qui se souvient de ses vies antérieures*, Palme d'or à Cannes en 2010, ou encore *Cemetery of Splendour* (2015) : le royaume – ou l'arche – d'Apichatpong Weerasethakul est suffisamment ample et généreux pour accueillir tout un monde, de morts et de vivants, d'humains et d'animaux, de fantômes et de forêts, sondant le présent et le passé de nos peines et laissant filer sur l'onde quelques souvenirs empreints de mystère.

Memoria, neuvième long-métrage écrit et réalisé par le cinéaste et plasticien, âgé de 51 ans, parachève le projet sensible du Thaïlandais tout en l'ouvrant à un nouveau territoire, la Colombie, et à une collaboration avec des acteurs internationaux (la Britannique Tilda Swinton, la Française Jeanne Balibar et le Mexicain Daniel Giménez Cacho).

Loin de rétrécir l'univers sensoriel et chamanique du réalisateur, ce dépaysement lui procure une certaine distance pour réinventer son langage, dans un large spectre réunissant le film de genre et l'expérimental, l'installation sonore et les effets spéciaux des super-productions ayant nourri son imaginaire enfantin (*E.T.*, de Spielberg, et son écho dans *Memoria*, sous la forme d'une étrange navette, pressée de quitter la Terre). Présenté à Cannes, en compétition, ce film totem, hors-sol, catapultant le spectateur en terre cinématographique inconnue, a obtenu le Prix du jury, ex aequo avec *Le Genou d'Ahed*, de Nadav Lapid.

Détonation

Artisan et magicien de la réincarnation au cinéma, Weerasethakul a bâti le scénario en transférant à l'héroïne principale, Jessica Holland, alias Tilda Swinton, le soin de supporter un mal chronique dont il a lui-même souffert, connu sous le nom de « syndrome de la tête qui explose » – Jessica Holland est aussi un hommage au personnage éponyme du film de Jacques Tourneur, *Vaudou* (1943), dans lequel l'héroïne est atteinte d'un mal non identifié. Comme un théâtre d'ombres, *Memoria* s'ouvre dans l'obscurité silencieuse d'une chambre, que vient percuter soudainement une déto-

nation sourde et profonde. Peu à peu dans la pénombre se dessine la silhouette de Jessica, réveillée en sursaut. D'où vient ce « bang » qui l'a tirée du lit ? A-t-elle rêvé, comme le suggère l'image d'une rangée de voitures garées dans un parking, lesquelles se mettent subitement à klaxonner, comme mues par une force invisible ?

Jessica, botaniste et spécialiste des orchidées, est de passage à Bogota dans la maison de sa sœur, pour régler une succession après le décès de son mari. De nuits blanches en manque de sommeil, menant l'enquête sur ce choc sonore qui la plonge dans un état second, Jessica rencontre un ingénieur du son, Hernan (Juan Pablo Urrego), ainsi qu'une anthropologue prénommée Agnès (Jeanne Balibar), prélevant dans le chantier d'un tunnel des ossements millénaires et autres crânes percés d'un trou, propres à fantasmer le récit d'une mémoire collective en perdition.

Le dépaysement en Colombie procure au réalisateur une certaine distance pour réinventer son langage

Mais Weerasethakul se garde bien de nommer les maux de la société, nulle trace de « *mondial malady* » ici : le cinéaste marchand de sable a l'art de ne prélever qu'une infime poignée de réel pour mieux le disperser, le moment venu, sous forme de poussières dans le ciel étoilé de son « cinéma élargi ». *Memoria* fait ainsi écho à son installation *Periphery of the Night*, qui explore les frontières de l'endormissement et du réveil, encore visible à l'Institut d'art contemporain de

Villeurbanne (jusqu'au 28 novembre). Le film prolonge aussi les questionnements de *Cemetery of Splendour*, avec ses soldats emportés dans une étrange inertie, allongés sur des lits d'hôpitaux, tandis qu'une conteuse médium tente de rétablir le contact entre les militaires et leurs proches. De même, Jessica devient à sa manière une « femme-antenne » captant les récits d'un monde enfoui...

Tilda Swinton burlesque

Memoria scrute le dérèglement des sens, cherchant le point de bascule, à l'image de Juan, l'ingénieur, manipulant ses curseurs afin de reconstituer le bruit qui perturbe Jessica. Celle-ci est aussi pâle et fragile qu'une aigrette de pissenlit, exposée comme la fleur à l'effet de souffle (du vent, de la détonation). Marchant au ralenti, comme si elle était sous l'eau, selon les consignes du réalisateur durant le tournage, Tilda Swinton fait palpiter une veine burlesque

dans le film, telle une lointaine cousine, mélancolique, de Jacques Tati.

Comme dans la plupart des œuvres du cinéaste, une césure coupe *Memoria* à mi-parcours, ouvrant un nouveau chapitre dans la campagne autour de Pijao, où se trouve le chantier de fouilles archéologiques. Le récit prend alors des allures de science-fiction, cristallisant tous les éléments, l'eau, les galets, les craquements de la terre, le grésillement

d'une radio souterraine, jusqu'à ce banc public qui a dû abriter tant d'histoires. Le siège a disparu, ne reste que l'ossature métallique, ultime antenne ou émetteur de ce récit magnétique. ■

CLARISSE FABRE

Film thaïlandais, colombien, français et allemand d'Apichatpong Weerasethakul. Avec Tilda Swinton, Jeanne Balibar, Daniel Giménez Cacho, Elkin Díaz, Juan Pablo Urrego (2h15).



Jessica Holland (Tilda Swinton) et Hernan (Juan Pablo Urrego). KICK THE MACHINE FILMS/NEW STORY

CINÉMA



«Memoria»

Le son et le mage

Par
LUC CHESSEL

Memoria est sans doute un des meilleurs films jamais faits, en tout cas, il y ressemble: il donne l'impression de réaliser ou d'actualiser, en une fois, quelque chose – une faculté, une possibilité, ou plusieurs – que le cinéma portait jusqu'ici en germe, et pour lesquelles il aurait précisément été (non pas un beau jour, mais progressivement) inventé. Cette impression n'est pas donnée par le film sur le seul mode de la plénitude ou de l'accomplissement, mais tout autant sur celui du flottement, de l'énigme, du manque, de l'attente, du désir et bien sûr du plaisir. *Memoria*, partant d'une multitude de choses, de lieux et d'idées, s'oriente avant tout, en bon film de son auteur, sur la voie de la perception et de l'émotion – c'est-à-dire à la recherche des points (points dans l'espace comme dans le temps

Grand prix à Cannes, le dernier long métrage d'Apichatpong Weerasethakul, est une formidable expérience sonore et visuelle dans une Colombie filmée comme un rêve éveillé.

du film, par exemple, un certain point dans la durée d'un plan) où perception et émotion se rencontrent, coïncident, collisionnent. *Memoria* raconte aussi une histoire, sinon plusieurs, voire une infinité d'histoires potentielles. «Comment on comprend les choses dans ce film?» est une question qui se pose en le voyant et qui continue à se poser après l'avoir vu. De plusieurs manières à la fois, semble-t-il: d'un côté, on ne les comprend pas – d'un autre, on les recoupe et on les relie pour composer nous-mêmes un récit à partir d'elles – d'un autre, enfin, on en fait l'expérience, on les ressent, c'est-à-dire que l'on a par moments un accès direct à elles, un accès immédiat, soudain, entièrement menagé par le film et qui semble pourtant relever de la magie. Il n'y a peut-être pas d'autre mot pour décrire cette expérience que ceux-ci: on s'en souvient, sans les connaître. Obscurément, dans un éclair ou une explosion.

Memoria s'appelle mémoire, souvenir, et pourrait aussi bien s'appeler oubli. «Regarder les choses en oubliant ce qu'on en sait, c'est apprendre d'elles qu'elles nous oublieront»: l'anthropologue Philippe Descola cite cette phrase du poète Joë Bousquet en exergue du chapitre sur l'animisme de son dernier livre sur *les Formes du visible*. Cela dit bien l'opération d'Apichatpong Weerasethakul et celle de ce film animiste. L'élément chamanique est un terreau essentiel aux fictions du Thaïlandais (*Tropical Malady*, *Oncle Boonmee*, *Cemetery of Splendour*) et il va le chercher ici, le retrouve, dans la Colombie de l'intérieur, loin et proche de la Thaïlande natale et native de ses autres films.

COMME UNE ENQUÊTE

Cet élément est ici bouturé à d'autres, et d'abord à la science-fiction, qui donne au film sa tonalité d'ensemble: la science-fiction, d'une part comme science parmi les autres (ici, la botanique, l'archéologie, la médecine, la poésie, le commerce, l'ethnographie, l'acoustique, etc., qui traversent les récits du film), d'autre part comme seul art possible du contemporain – ce temps, le nôtre, où les différents temps se superposent, ont lieu en simultané, se dissolvent, se rabattent les uns sur les autres en une seule explosion, à la fois terminale et originelle. Dans *Memoria*, le début et la fin sont proches, ils sont la double du présent. Mais comment on comprend ces choses dans le film, tout au long des images-oubli?

C'est un film sur le son. Peut-être le premier film sur le son. Jessica (Tilda Swinton), une Américaine vivant à Medellín, de passage à Bogotá pour rendre visite à sa sœur hospitalisée, ainsi qu'au mari et au fils de celle-ci, est réveillée à l'aube par un bruit sourd d'explosion. L'expérience se répétant, et alors

qu'elle s'aperçoit qu'elle est la seule à l'entendre, Jessica part à la recherche du son: cherchant d'abord à le recréer hors de sa tête, elle finit par s'aventurer, par une série de rencontres et de hasards, à travers la montagne et la jungle sur les traces de l'origine de ce bruit, sur la piste de sa source, et fait l'expérience de la mémoire sonore du monde, des vibrations renfermées dans la matière.

Memoria avance comme une enquête, une série B certes fragmentaire, mais qui avance, en s'intégrant progressivement de nouveaux éléments, en apprenant (le film, comme le personnage) de nouvelles choses, et les émotions leur correspondant. Au cœur du film, de ses thèmes, une sorte d'opposition entre deux domaines: la connaissance des relations entre les choses (Jessica se penche sur la botanique, le personnage de Jeanne Balibar, dont elle fait la rencontre, est archéologue), et la communication entre les êtres (par l'émotion, par empathie ou par télépathie, à quoi toute la dernière partie du film donne lieu) – domaines respectifs de la science et de l'art, entendus comme science et art de la mémoire du monde, et appelés à fusionner à la fin du film, ou à la fin des temps.

L'unité du film n'est pas donnée, elle reste à produire, à chercher à atteindre en permanence, ce qui participe de l'état de transe dans lequel *Memoria* nous plonge, en s'y plongeant lui-même en même temps que son héroïne. Tout part, dans le récit comme pour son écriture, d'un symptôme ou d'un syndrome, celui de la «tête qui explose», dont Apichatpong a été affecté pendant plusieurs mois, et qui disparut de ses nuits pendant le tournage du film, comme pour confirmer la dimension profondément thérapeutique de son cinéma. Symptôme qui est une expérience de désynchronisation, entre l'image et le son, que le film performe pour en **Suite page 24**

Suite de la page 23 explorer une autre, historique et collective, celle d'une désynchronisation entre le présent et les autres temps, que seul l'art chamanique de la mémoire, d'origine extraterrestre, peut capter, rassembler et communiquer en une expérience terminale et absolue.

ÂME DU MONDE

Si Jessica Holland, dont le nom vient de *I Walked With a Zombie* de Jacques Tourneur (1943, série B ultime et influence majeure de tout le cinéma contemporain), est ici à la fois le personnage, le film, son auteur et son actrice, elle est d'abord le cinéma lui-même: lui qui peut dire enfin «*I talked with an alien*», pour expliquer sa propre origine, immémoriale et futuriste, art primitif de l'ère scientifique, âme du monde, émotion de la machine, dont Apichatpong Weerasethakul est actuellement le premier chamane, poète et ingénieur. ◀

MEMORIA d'APICCHATPONG WEERASETHAKUL avec Tilda Swinton, Elkin Diaz... 2h16.

Télérama

MEMORIA

APICHATPONG WEERASETHAKUL

Hantée par un son qu'elle seule entend, une étrangère se cherche en Colombie. Sensoriel et fantastique.



17 Novembre 2021
Louis Guichard



Sauf erreur, aucun personnage de cinéma ne s'est appelé Jessica Holland, depuis le ténébreux Vaudou, de Jacques Tourneur (1943), où il s'agissait d'une femme dans un état second, ayant subi un envoûtement ou bien pire. Désormais, ce nom sera aussi celui porté par Tilda Swinton dans Memoria — nul hasard à cette homonymie. L'héroïne, une étrangère à maints égards, se réveille un matin à Bogotá, capitale de la Colombie, et entend, puis réentend, le bruit net d'une déflagration. Inaudible pour les autres, ce son inquiétant devient sa hantise, son obsession.

Jessica se déplace comme une somnambule, cherche à tâtons ses marques, voire son identité, et cette détonation mystérieuse lui servira de fil d'Ariane. Une des scènes les plus saisissantes montre ainsi la désorientée devant la console d'un ingénieur du son providentiel : elle s'y concentre sur les tentatives du technicien pour recréer avec exactitude, à force d'ajustements successifs, le bruit si obsédant dont elle pressent qu'il sera la clé de sa quête. Mais l'expert compatissant, bientôt, s'évaporerait, et Jessica le chercherait loin de la capitale, en lisière de la jungle. Elle rencontrerait alors un guide autrement déroutant.

Hier, en Thaïlande, ou délocalisé pour la première fois, le cinéma d'Apichatpong Weerasethakul reste d'abord sensoriel, littéralement hallucinant dans sa manière de restituer le faisceau de perceptions induites par un lieu (dehors ou dedans) et un moment (de nuit comme de jour) et, plus encore, de suggérer le dérèglement de telles perceptions. En Colombie, le réalisateur-plasticien apporte aussi l'un de ces palimpsestes archéologiques (un site plein d'ossements gardant les traces superposées d'époques et d'événements différents), déjà au cœur du magnifique Cemetery of Splendour (2015). Et il s'aventure dans le fantastique plus loin encore qu'avec Oncle Boonmee, Palme d'or à Cannes en 2010.

Inédite, en revanche, est la confrontation de l'auteur avec une star internationale. Tilda Swinton fait plus qu'honneur à l'attention extrême qui lui est portée. Elle finit par concentrer sur son seul visage à nu, en plan rapproché, le suspense cosmique de Memoria, dans une longue séquence sidérante, où toute certitude cartésienne s'évanouit. Partie, donc, de Jacques Tourneur, l'expérience artistique arrive sur un territoire limitrophe de celui exploré naguère par Jonathan Glazer avec Under the Skin (2013). Mais Apichatpong Weerasethakul est le moins narratif des trois cinéastes, le plus aimé par l'épure et l'abstraction. Plus que jamais, il laisse un espace considérable au spectateur pour inventer son propre film à partir des images offertes. À chacun de saisir cette opportunité, si rare aujourd'hui sur nos écrans, quels qu'ils soient.

Memoria d'Apichatpong Weerasethakul
TROU STORY

NOVEMBRE 2021

par Marcos Uzal

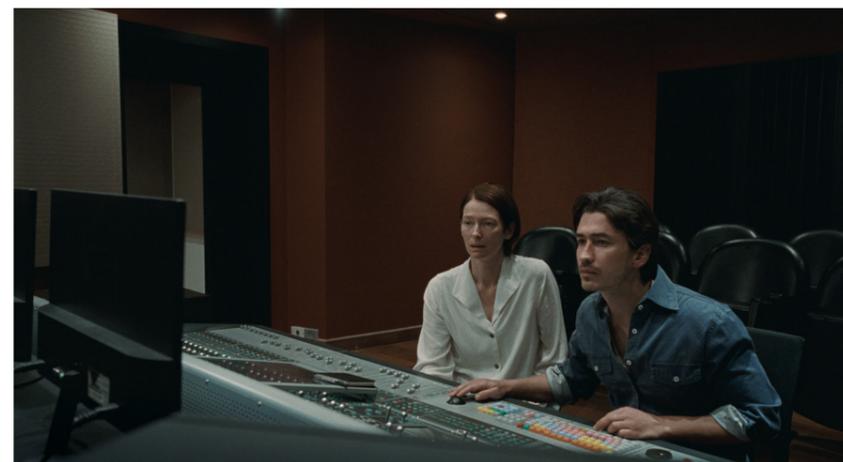
Il faut croire Apichatpong Weerasethakul quand il déclare que Memoria est aussi simple qu'un haïku. Il livre là une forme de mode d'emploi de son film, disant combien il ne faut pas chercher à résister par cette volonté de tout comprendre qui alourdit souvent nos regards. Memoria offre une version très épurée de son cinéma, en condensant la structure plus complexe, ou du moins plus foisonnante, de chacun des films qu'il a réalisés après cette merveille d'évidence qu'était Blissfully Yours (2002). On pourrait faire à nouveau l'inventaire de tous les motifs qui l'obsèdent depuis ses débuts – la maladie, les hôpitaux, la forêt, l'omniprésence du végétal et de l'animal, les esprits, le dédoublement, le sommeil... – mais importe surtout la façon, à chaque fois renouvelée, dont ils sont reliés entre eux, dessinant le parcours d'un personnage, et, à travers lui, celui du spectateur.

Le rapport entre le trajet de Jessica Holland, la protagoniste de Memoria interprétée par une Tilda Swinton au plus haut degré de son évanescence et de son mystère, et l'expérience du spectateur est d'autant plus étroit que le personnage se retrouve lui-même mis en situation de voir plus que d'agir, de se laisser porter plus que de comprendre. D'abord, parce que Jessica est une européenne de passage en Colombie, le cinéaste marquant à travers elle son propre déplacement géographique et culturel. Elle est venue à Bogotá pour rendre visite à sa sœur malade (Agnes Brekke). On comprend que son mari est mort récemment et qu'elle cultive des orchidées, c'est probablement pourquoi elle se rend régulièrement à l'université pour consulter des livres de botanique ; elle y rencontre une archéologue française (Jeanne Balibar) qui lui montre des squelettes découverts lors du forage d'un tunnel sous la cordillère des Andes. À ses déplacements dans la ville succède un brusque changement de lieu, vers la nature et le surnaturel, comme les affectionne le cinéaste : Jessica se rend là où est creusé ce tunnel, dans la ville de Pijao, à 300 kilomètres de Bogotá. Le film bascule alors progressivement dans l'une de ces expériences onirico-fantastiques (pour employer des termes de matérialistes occidentaux) dont Weerasethakul a le secret. Mais surtout : Jessica, sujette à ce que l'on nomme le « syndrome de la tête qui explose », dont Weerasethakul lui-même a été atteint, entend régulièrement un bruit ressemblant à une déflagration. Ce son n'existe que dans sa tête, mais il va bouleverser ses sens et guider son trajet ; c'est en le « suivant » qu'elle va faire des rencontres puis quitter la ville, jusqu'à s'ouvrir à d'autres modes de perception, de présence au monde. Le spectateur est le seul à l'entendre avec elle et, après nous avoir d'abord fait sursauter, il va nous devenir de plus en plus familier et conduire notre propre regard. Jessica commence par mener une sorte d'enquête sur son état, notamment en demandant à un ingénieur du son, Hernán (Juan Pablo Urrego), de reproduire la détonation qui la hante. Cette très belle scène où on assiste véritablement à la naissance d'un son à partir de moyens cinématographiques (un mixage de bruitages) parvient vite à dépasser le simple statut de mise en abyme en passant en revue tout ce qu'un son peut avoir de suggestif, de matériel et d'immatériel, et faire ressentir jusqu'à quel degré d'abstraction il peut parvenir à partir de sa concrétude même.

Mais ce n'est encore là qu'un tâtonnement en comparaison de ce que le son qui hante Jessica va creuser par la suite. Pour le décrire à Hernán, elle tente de se le remémorer le plus précisément possible, mais elle comprendra peu à peu qu'il est lui-même porteur d'une mémoire qui la dépasse.

C'est la grande idée du film, que l'on pourrait schématiser ainsi : l'image est espace tandis que le son est temps, c'est pourquoi il fait éclater les limites de la perception, ouvre sur d'autres dimensions et rend possible la coprésence de plusieurs strates de mémoire. Si Weerasethakul peut déclarer que Jessica à la fois « n'existe pas » et « est le cinéma », c'est qu'elle est le lieu d'une déflagration entre la verticalité du temps et l'horizontalité de l'espace.

Les trous qui reviennent à plusieurs reprises dans le film – le crâne que l'on a percé pour permettre à l'âme d'un mort de s'en libérer ou le tunnel qui a permis la découverte de ce très ancien squelette – métaphorisent ces trouées dont le son est la manifestation. Jessica commence par chercher en elle ce que le bruit fantôme a ouvert dans sa tête, avant de faire le mouvement inverse : sortir d'elle-même par ce trou sonore, au-delà des limites de sa subjectivité et de sa chair qui semblent peu à peu se diluer dans la fusion spatio-temporelle dont elle est une sorte de fusible, de corps conducteur. Cela ne va pas sans une métamorphose physique, notamment dans ce sidérant plan rapproché où Tilda Swinton, prostrée près d'une fenêtre, semble s'être littéralement vidée de son sang ou absente de son enveloppe charnelle. Ce plan nous ramène à l'une des origines du personnage : Jessica Holland est aussi le nom de la femme zombifiée du Vaudou de Jacques Tourneur, qui hante Memoria. Dans son chef-d'œuvre, Tourneur parvenait à une ouverture comparable à celle qu'opère Weerasethakul, mais dans le cadre a priori plus restreint d'une production de série B hollywoodienne : partant d'oppositions entre science et croyance, matérialisme et surnaturel, territoire des vivants et monde des morts, jour et nuit, mais aussi entre colons et colonisés, Blancs et Noirs, il estompait progressivement ces divisions dans une suspension poétique nourrie de vaudou dont Jessica (personne ne sachant si elle était morte ou vivante, malade ou possédée, consciente ou inconsciente) était l'incarnation, de même que la Jessica de Weerasethakul devient le vecteur de son animisme. Dans la dernière partie de Memoria, elle en vient donc à se confondre avec tout : « Nous entrons dans la tête de Jessica et nous voyons les montagnes avec leurs plis et leurs fissures imitant les plis du cerveau ou les courbes des ondes sonores. Les pas de Jessica font gonfler et trembler le terrain intérieur, générant des glissements de terrain et des tremblements de terre », écrit le cinéaste (dans son introduction au livre consacré à la genèse et au tournage du film, lire p. 18).



Cette façon qu'a Weerasethakul de parler de son personnage en dit beaucoup sur sa manière de créer, par associations et échos qui remettent en cause l'ordre pseudo naturel du discernement quotidien. Il n'y a là rien de théorique, cela exige au contraire une forme de disponibilité permettant de s'accorder à celle à laquelle accèdent les personnages. Tout film de Weerasethakul raconte ce cheminement vers un autre état de conscience et de perception, où le sommeil devient une forme suprême d'éveil (et il faut être bien reposé pour le ressentir, même si s'endormir devant l'un de ses films peut être une autre manière d'y participer !), où la hiérarchie des espèces et des éléments est abolie, où la voix des morts se fait entendre sans terreur, où le cinéma semble se situer à l'intersection de tous les mondes – le point précis où le temps troue l'espace.

COUP DE CHAPEAU

DU CINÉMA COMME THÉRAPIE

Apichatpong Weerasethakul est plus qu'un simple réalisateur : ses œuvres ont des vertus curatives, nous dit Toma Clarac à l'heure où *Memoria* arrive sur les écrans.

Tilda Swinton
dans *Memoria*.

KICK THE MACHINE FILMS / BURNING ANNA SANDERS FILMS/MATCH FACTORY PRODUCTIONS / ZDF, ARTE AND FAKO, 2021

À Cannes, cet été, la pluie qui tombe comme un rideau sur le générique de fin de *Memoria* a fait sensation. Une partie de la critique y a vu une douche providentielle : initié à quelque magie ancestrale, Apichatpong Weerasethakul aurait fait pleuvoir pour laver le regard des spectateurs, corrompus par deux semaines d'exposition brutale à un flux d'images ininterrompu. Le cadre festivalier, avec tout ce qu'il engendre d'enthousiasme lyrique et de délires laudatifs, peut expliquer en partie le rapport quasi religieux qui se joue entre l'œuvre de Weerasethakul (palme d'or en 2010 pour *Oncle Boonme*) et son public. Mais en partie seulement.

Depuis le début des années 2000, le cinéaste et plasticien thaïlandais réinvente, dans un élan animiste et avec un sens du cadre inouï, les rapports de force entre les hommes et la nature. Ses œuvres bouleversent la conception qu'on se fait du temps et de l'espace, du bruit et du silence, du passé et du présent, de l'ombre et de la lumière. Yin et yang, vie et mort coïncident : ce sont les réincarnations d'*Oncle Boonme*, les soldats plongés dans un mystérieux coma de *Cemetery of Splendour* (2015) ou encore les métamorphoses de *Tropical Malady* (2004)... Et c'est désormais le cas Jessica Holland, l'héroïne de *Memoria*, interprétée par Tilda Swinton. Ce nom était déjà celui d'une femme possédée par un sortilège tribal dans *Vaudou*, un film de Jacques Tourneur (1943), le nom d'une zombie. Or, c'est à la manière un peu grotesque d'une morte-vivante que Swinton marche dans *Memoria*, guidée par un son qu'elle seule entend, une sorte de gros bang métallique dont elle essaiera de percer le mystère au cours d'une enquête qui la mènera des rues de Bogota, en Colombie, jusque dans la jungle. D'où vient ce son ? Pourquoi l'entend-elle au moment où elle manifeste des troubles de mémoire qui lui font dire qu'elle devient folle ? S'agit-il d'une hallucination ou d'un souvenir ? Et est-ce que ça fait une différence ?

La peau, les arbres, les pierres

Cette dernière question est essentielle dans l'œuvre de Weerasethakul tant ses films et ses installations s'épanouissent à la « périphérie de la nuit » (titre de son exposition à Villeurbanne), dans cette phase critique du sommeil où la réalité se confond avec les rêves. Son travail consiste à extraire des limbes cet état d'inconscience proche de la transe pour donner à voir l'intériorité du monde vivant, tâche hautement spirituelle qui produit des miracles. Deux séquences magistrales de *Memoria* se font écho de sa méthode, de sa mission. La première a une qualité documentaire et se déroule en studio : un ingénieur du son nommé Herman recrée le bruit qui hante Jessica en mixant des effets préenregistrés. La seconde ressemble à un conte et se passe dans la jungle, territoire enchanté familier du réalisateur. Au bord d'un ruisseau, un autre Herman écaille du poisson. Ses gestes sont lents, immuables, comme s'il se tenait là depuis la nuit des temps. Rien ne le perturbe, pas même l'irruption d'une femme à la pâleur spectrale qui entend des voix. Et pour cause : il se souvient de tout. Du passé et du futur, de sa naissance et de l'apocalypse. Sans doute attendait-il son arrivée.

Un technicien, un sorcier : l'autoportrait est schizoïde mais reflète assez fidèlement l'aura qui émane aujourd'hui de Weerasethakul. Réalisateur, il utilise la technologie pour imiter la vie ; poète, il est dépositaire d'une partie de la mémoire du monde. Il est comme la peau, les arbres ou les pierres. Et la pluie dans tout ça ? Elle vient avec les nuages, mais contrairement au souvenir qu'on gardait de la projection, elle n'est pas visible à l'écran : seul son bruit nous parvient tandis que les crédits défilent sur fond noir. Les images, on les a rêvées. □ *Memoria*. Sortie le 17 novembre.

« *Periphery of the Night* ». IAC de Villeurbanne, jusqu'au 28 novembre.

APICCHATPONG WEERASETHAKUL UN HÉROS TRÈS DISCRET

Prix du jury à Cannes, « *Memoria* » permet au cinéaste thaïlandais de poursuivre sa quête d'un cinéma expérimental, sensible et onirique. Un film tout en douceur pour un homme qui ne l'est pas moins.



« *Memoria* », d'Apichatpong Weerasethakul, en salle le 17 novembre

CINÉMA

Par Fabrice Leclerc / Photo Vincent Capman

« Au lever du jour, j'ai été surprise par un grand bang et n'ai pas retrouvé le sommeil. À Bogota, à travers les montagnes, dans le tunnel, près de la rivière. Un bang. » Le synopsis officiel de « *Memoria* » a le mérite de la clarté dans son mystère et son ésotérisme. Ici, Apichatpong Weerasethakul joue la carte du silence, de la lenteur, du recueillement, de la réflexion, utilise son goût pour le non-récit et les plans-séquences à rallonge. « Dans notre monde, il est devenu impossible de se déconnecter. Mais en même temps nécessaire pour retrouver le goût de soi-même et de l'autre », explique le réalisateur quand on le rencontre dans le maelström cannois en juillet dernier. Il a connu ce moment de la vie où un son obsédant l'accompagnait au quotidien.

Filiforme, posé, il parle d'une voix infiniment douce, se souvient de Tilda Swinton et de Jeanne Balibar qu'il embarque dans un voyage en Colombie (une première pour lui, comme de travailler en anglais et avec des acteurs professionnels), où ce fameux bang va aider son personnage à creuser ses souvenirs enfouis et peut-être aussi ses traumas. Chez lui, la politique est personnelle (même s'il s'est parfois opposé au régime thaïlandais, notamment sur la censure) et le social est une expérience de vie. L'image peut être un film, une installation, de l'art contemporain. « Je ressens le cinéma comme une personne

qui ferait tout pour essayer de partager ses énigmes. Je fais des films pour me connecter avec les autres. Ou pas, d'ailleurs. L'art sert aussi à disparaître, non ? » Ses longs plans-séquences ? « Ce sont quasiment des personnages du film. Ils observent. L'action est pour moi une notion toute relative. »

Glorifié par les uns – les « Cahiers du cinéma » le considèrent comme un auteur majeur –, critiqué par ceux qui trouvent son cinéma poseur. Weerasethakul a pourtant été quatre fois primé à Cannes en six films, décrochant la Palme d'or en 2010 pour son « *Oncle Boonmee* », qui en avait décontenancé plus d'un. « Ce prix a été une lumière dans mon univers sombre et discret. Une sensation très étrange. » Mais il faut se souvenir surtout de « *Tropical Malady* » ou de « *Blissfully Yours* », deux grands films sur la maladie (ses parents étaient médecins), la sexualité non assumée et son amour immodéré pour le cinéma. On ne se refait pas. Pourtant, ce grand timide devant l'Éternel a apprécié chaque seconde de son Festival 2021, « tellement heureux, confie-t-il, de pouvoir goûter de nouveau à la joie des rencontres et des échanges humains après des mois de confinement. Un comble pour l'homme réservé que je suis ». Il a souri quand on a croisé les doigts pour lui, à quelques heures du palmarès. « Non, franchement, pas cette fois, j'ai déjà été tellement récompensé ici. » Avec, in fine, un prix du jury à rajouter à la liste... =



Tilda Swinton est Jessica Holland dans « *Memoria* ».



CINÉMA

VIVE WEERASETHAKUL.

PAR FRANÇOISE DELBECQ

C'est un cinéaste qui signe une œuvre réputée « difficile », voire abstraite. Palme d'Or en 2010 pour « *Oncle Boonmee* », le Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul est revenu au dernier Festival de Cannes avec « *Memoria* » (prix du jury), un film dense et empreint de mystère sur la quête spirituelle d'une collectionneuse d'orchidées interprétée par Tilda Swinton – également coproductrice du film.

L'axiome de départ est effectivement dément. L'héroïne est réveillée en pleine nuit par un big bang. Un bruit sourd qu'elle décrit comme celui d'une boule de béton qui tomberait dans un puits métallique. Très vite, elle se rend compte qu'elle est la seule à l'entendre et ce de manière régulière. Perd-elle la raison ou

bien sont-ce les esprits des ancêtres qui l'appellent ? Baptisée Jessica Halland comme la femme zombie du « *Vaudou* » (1943) de Jacques Tourneur, Tilda Swinton cherche une réponse, des quartiers chics de Bogota aux forêts tropicales de la cordillère des Andes. Errant, drapée dans un long imperméable, le regard hypnotique, elle ressemble bel et bien à un mort-vivant. Perte de repères, frontières abolies entre rêve et réalité, allers-retours entre passé et présent : le curseur de l'expérience sensorielle est poussé au maximum. Tourné en plans fixes sublimes, ce film ne se regarde pas, il se vit. « *MEMORIA* », d'Apichatpong Weerasethakul, avec aussi Jeanne Balibar, Elkin Diaz (2 h 16). En salle le 17 novembre.

Voici



Notre coup de cœur!

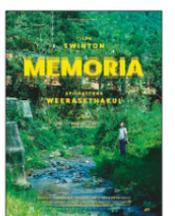
Cette expérience filmique qui a fasciné la Croisette a reçu le prix du Jury.

L'essence du son

Memoria. Une balade immersive et sensorielle au cœur de la forêt colombienne... et de l'esprit de Tilda Swinton !

NOTRE AVIS ★★★	EXPÉRIENCE De Apichatpong Weerasethakul. Avec Tilda Swinton, Jeanne Balibar, Elkin Diaz...	SORTIE 17 novembre	DURÉE 2 h 15
--------------------------	--	------------------------------	------------------------

Le boum. Non pas la version masculine de la rom-com culte de Claude Pinoteau, mais le son que perçoit brutalement et régulièrement Jessica Holland, personnage incarné par Tilda Swinton, dans un hôtel de Bogota, en Colombie. Une sorte de détonation métallique qu'elle est seule à entendre. Quelle en est l'origine ? Les médecins tâtonnent, Jessica enquête... Le réalisateur (Palme d'or 2010 pour *Oncle Boonmee*) nous invite à une errance méditative dans la jungle du rêve, en acceptant d'appréhender d'autres dimensions, de capter le mystère de l'invisible, à partir de traces organiques et métaphysiques.



Le film du cinéaste thaïlandais représentera la Colombie aux prochains Oscars.



MEMORIA d'Apichatpong Weerasethakul

Autre jungle, autre quête pour le Thaïlandais, qui envoie Tilda Swinton explorer l'invisible en Colombie sur la piste d'un son fantôme. Hypnotique.

Il y a une quinzaine d'années de cela, qui s'en souvient ?, Francis Ford Coppola, pas le dernier des cinéastes à s'être enfoncé loin dans une jungle dangereuse, rêvait d'une forme nouvelle de films. Des œuvres uniques connectées directement à l'inconscient des spectateur-trices, réagissant à la vitesse de la lumière à la pulsation de la salle, son montage et son rythme se modifiant devant nous, pour nous et avec nous. Peut-être que *Memoria* est déjà ce film. Peut-être qu'Apichatpong Weerasethakul a enfin atteint, seul et sans le savoir, perdu sur sa carte, cherchant sa Thaïlande natale dans le paysage colombien, cet au-delà du cinéma auquel Coppola rêvait. On peut se baigner deux fois, trois fois dans les eaux de *Memoria*, sans jamais ressentir la même chose, sans avoir vu le même film. Une fois, il apparaîtra lointain et murmuré, presque prudent. Une autre fois, encerclant et terrien. Une autre fois encore, végétal et aérien, psychédélique, barré de chez barré, prenant chaque scène comme le début d'un envol cosmique. On le sait, pour avoir été de cette fameuse séance de presse fort

matinale à Cannes en juillet (où le film a remporté le prix du jury), lors de laquelle trois rangs de critiques de cinéma en état d'hallucination avancée ont vu la Vierge. Ce n'est pas nouveau, en même temps : ça fait vingt ans que chaque film d'Apichatpong Weerasethakul recèle de pouvoirs qui ne sont pas simplement des trucs de mise en scène, mais des tours de magie optiques et sonores.

Plus que jamais, l'hypnose est clairement sa visée ; l'anthropologie expérimentale, sa passion ; l'invisible, son territoire ; et les rêves, son énigme. En cela, *Memoria* est moins un film qu'une séance. En deux mots, de quoi s'agit-il ? D'une quête. Celle d'une femme, Jessica Holland (oui, le même nom que le personnage de *Vaudou* de Jacques Tourneur, 1943) une Anglaise à Bogota (c'est Tilda Swinton, qui marche dans le film comme dans une couleur) qui entend en rêve un son et décide, à s'en rendre folle, de le retrouver. Ce son est comme un "Bang", ou un "Bong", il a la matité d'une "boule de béton qui tomberait dans un puit d'acier entouré d'eau salée". Il l'amène d'abord à rencontrer Hernán 1, un garçon à figure d'ange, ingénieur du son, sorte d'oreille absolue.

Mais bientôt, l'existence de ce garçon sera mise en doute. Alors il faudra faire confiance à ce son, s'abandonner à lui, et se laisser porter jusqu'à Hernán 2, tapi dans la jungle. Indigène, peut-être sorcier, membre possible de cette secte d'invisibles dont on dit qu'ils et elles protégeraient un monde réservé. Sur Terre aussi, les humain-es sont des

↑
Tilda Swinton et
Juan Pablo Urrego.

intrus-es. Il y a tant de choses qu'ils et elles ne respectent pas. Hernán 2 est frappé d'un don : il a la mémoire absolue. C'est sa maladie tropicale à lui, son dérèglement : il lui suffit de poser son oreille contre une pierre pour que lui revienne l'histoire même de cette pierre. Hernán 2 est tout à la fois un chaman, un réceptacle psychédélique, un conduit ou une porte entre notre monde et d'autres mondes, parallèles. L'endroit où il vit retiré est donc le lieu depuis lequel le futur pourra se déployer. *Memoria* voit la mise en scène d'Apichatpong Weerasethakul se déplacer : elle était contemplative, la voilà attentive. Film aux aguets, pris tout entier dans une science-fiction quotidienne, par lequel le Thaïlandais se sert de la caméra comme d'un aimant, émetteur sensoriel de messages qu'il nous faudra une humanité à décoder. *Memoria*, qui se souvient de tout, est aussi ce premier film qui nous regarde tel-les que nous sommes aujourd'hui, après la fin du monde.

☛ Philippe Azoury

Memoria d'Apichatpong Weerasethakul, avec Tilda Swinton, Elkin Díaz, Jeanne Balibar (Col., Thaï., R.-U., Mex., Fr., All., Chi., Taï., É.-U., Sui., 2021, 2h 16). En salle de 17 novembre. Retrouvez notre rencontre avec Apichatpong Weerasethakul p.100.

MEMORIA

Apichatpong Weerasethakul

17/11

↓ Jessica (Tilda Swinton).



A

u petit matin, une femme est réveillée par un bruit qu'elle ne parvient pas à identifier. Sur un parking environnant, des alarmes de voitures se mettent à sonner. En quelques plans à peine, le cinéaste thaï-

landais nous fait pénétrer dans une rêverie nappée de mystères, entre science-fiction et déambulation somnambule. En exportant son cinéma en Colombie, en le confrontant à d'autres visages, une autre langue, le risque était grand de ne pas retrouver la magie qui anime les films précédents de Weerasethakul. Pourtant, c'est précisément parce qu'il n'essaie pas de refaire ce qu'il a déjà fait, et parce qu'il poursuit avec tant de cohérence son parcours, que MEMORIA paraît si monumental : entre film somme et renouvellement radical. On plonge dans cette douce nuit colombienne et, très vite, on retrouve les fantômes d'ONCLE BOONMEE²⁰¹⁰, la boule de MYSTERIOUS OBJECT AT NOON²⁰⁰⁰ (sous forme sonore), les corps endormis de BLUE²⁰¹⁸, de TEEM²⁰⁰⁷ et de tant d'autres de ses œuvres vidéos, on arpente les mêmes couloirs d'hôpitaux que dans SYNDROMES AND A CENTURY²⁰⁰⁶, on croise des médecins, des chercheurs et des musiciens, on observe des montagnes semblables à celles de TROPICAL MALADY²⁰⁰⁴, on flotte, on se promène et enfin on se perd et on s'isole dans le silence des

montagnes. Comme souvent chez Weerasethakul, la deuxième partie du film opère une belle sortie de route. La campagne colombienne remplace les grottes et forêts thaïlandaises, mais l'expérience est la même : tous nos sens sont aux aguets, on écoute les voix et on regarde les corps qui se figent et s'abandonnent. MEMORIA est «un grondement tout droit sorti du noyau de la Terre», une capsule à l'intérieur de laquelle «le temps s'arrête», un «spectacle moléculaire»... On pourrait continuer ainsi longtemps à emprunter aux dialogues du film les mots les plus justes pour le décrire. Un échange raconte encore mieux que les autres sa singularité. Dans une scène centrale, Jessica (Tilda Swinton) rencontre un homme capable de comprendre le langage des singes hurleurs qu'on entend au loin. Weerasethakul, ce pourrait être lui, un être à part, un artiste hors du commun, humain mais pas seulement, un archéologue qui fouille dans la mémoire du monde, un interprète qui traduit les vibrations du monde en cinéma et qui nous offre, encore une fois, le plus beau film de l'année. ● LUCAS CHARRIER

MEMORIA ALL/COL/CH/FR/MEX/QAT/UK/CH/THA

Scénario Apichatpong Weerasethakul
Photographie Sayombhu Mukdeeprom
Montage Lee Chatametikool
Avec Renate Reinsve, Anders Danielsen Lie
Format Pellicule 35 mm • Couleur • 136' • 1.85:1
Tournage Norvège (Oslo)